

**quatre poètes
de la r. d. a.**



**a c t i o n
poétique**



**evtouchenko
pachtchenko
henri poncet
antoine hoggart**

décembre 1962 . revue trimestrielle

la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

19

quatre poètes de la r. d. a.

Henri Deluy	Poètes présents
Walter Werner	A l'ami
Paul Wiens	Testament
Günter Kunert	Poèmes
Franz Fühmann	Stalingrad

prose

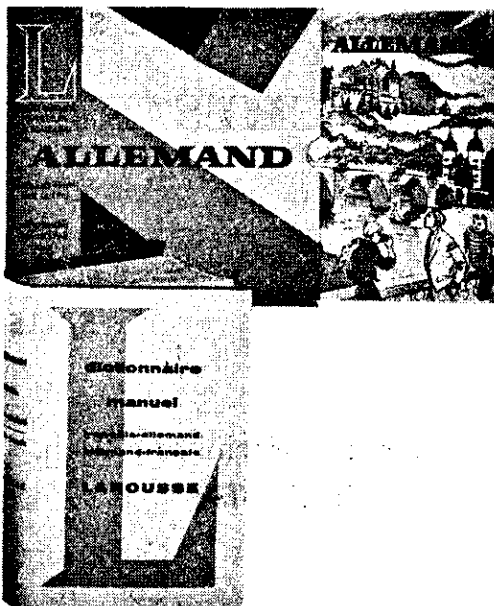
Jean Malrieu	Antoine Hoggart
Antoine Hoggart	Lettre à Eve

poèmes

Evtouchenko	Quand ton visage
Pachtchenko	Un vent froid
Henri Poncet	Quatre nuits
Pierre Guidi	Un de ces quatre matins

chroniques

Jean Todrani	Poésie et Société
Jean Malrieu	Gaston Puél
	Achille Chavée
Pierre Pessemesse	Anthologie Occitane
Pierre Guidi	Naissance d'une Nation
Henri Deluy	Le peintre Corneille
Yves Broussard	Jean Ferrat
Guy Milletre	Sonates de Beethoven
Guy Jannin	Passant par Paris



DICTIONNAIRES ET DISQUES BILINGUES LAROUSSE

nouveautés

DICTIONNAIRE SACHS-VILLATTE,
français-allemand, allemand-français.
2 volumes. 2118 pages. (20 x 27 cm). **Facilités de paiement.**

DICTIONNAIRE MANUEL, français-allemand, allemand-français
par W. Dickfach et K. Wilhelm. 1160 pages. (10,5 x 15,5 cm)

Il existe également des "dictionnaires bilingues classiques Larousse" (env. 800 p., reliés 10 x 13,5 cm) pour les langues allemande, anglaise, espagnole, italienne et portugaise, ainsi que des "petits dictionnaires bilingues de poche" (500 p., reliure plastique 8 x 11 cm) pour les quatre premières langues.

DISQUES LAROUSSE POUR L'ÉTUDE DES LANGUES
4 disques (45 t/m) par langue, encartés chacun dans un livret qui donne le texte et la traduction simultanée des dialogues, des notions grammaticales, des exercices, des listes de vocabulaire, etc.
Existents en allemand, anglais, espagnol, italien.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

XII^e Saison de Concerts

ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DES
CONCERTS CHOUTEAU
SALLE GAVEAU

Samedi 8 décembre à 21 h.

BEETHOVEN

Ouverture Léonore III
Concerts n° 5 L'Empereur
Symphonie n° 5

Soliste : PIERRE BARBIZET

Samedi 26 janvier à 21 h.

BEETHOVEN

Ouverture d'Egmont
Concerto n° 3
Symphonie Héroïque

Soliste : NAUM SLUSZNY

Samedi 16 février à 21 h.

RAMEAU Suite Zoroaste
S. FUGA Concerto pour violon
J.S. BACH Magnificat avec chœurs

Soliste : FRANCO NOVELLO

Prix des places 4 NF à 12 NF
Réduction : Etudiants, J.M.F.

quatre poètes présents de la r. d. a.

quatre poètes présents de la r. d. a.

Mai 1962 : dans les salons d'un hôtel. Stephan Hermlin nous parle, en un français impeccable, de ses amitiés parisiennes et de ses regrets. Le grand poète allemand, le combattant des Brigades Internationales, l'anti-nazi de la première heure, le traducteur d'Eluard, est interdit de séjour dans notre pays. Stephan Hermlin évoque pour nous sa vision la plus récente des paysages français : d'un avion qui le ramenait à Berlin. Nous sommes dans un hôtel de Berlin, de Berlin-Est, comme on dit. Et quelques heures plus tard, peu après la clôture du Congrès des Ecrivains de la R.D.A., auquel j'avais été invité, le poète Paul Wiens nous apprendra que sur des papiers d'identité rédigés par les autorités de l'Allemagne Fédérale, celle de Bonn, il était écrit, dans le cadre « Nationalité », « Allemand présumé ».

Il ne nous appartient pas, ici, d'analyser les raisons de l'ignorance dans laquelle on voudrait nous tenir des réalités, de toutes les réalités, de la République Démocratique Allemande. Il est dans nos ambitions, par contre, de donner à nos lecteurs un aperçu de ce qui s'écrit en poésie aux quatre coins du monde. La République Démocratique Allemande peut s'enorgueillir d'avoir fourni à Bertolt Brecht un théâtre à sa mesure, d'avoir fait du poète Johannes R. Becher un ministre de la culture. Elle peut mettre en avant les œuvres de Stephan Hermlin, de Kuba, d'Erich Arendt pour ne prendre que quelques exemples. Elle peut également faire valoir la qualité et la richesse de sa nouvelle poésie.

Le choix que nous présentons aujourd'hui, très limité, n'a d'autres prétentions que de faire sentir, au travers de quelques poèmes, cette qualité et cette richesse de la nouvelle poésie en R.D.A.

Notre choix, il faut insister, relève de l'arbitraire. D'autres poètes pourraient, dans les pages suivantes, s'inscrire avec honneur. Et s'il fallait donner une vue plus précise de la nouvelle poésie en R.D.A., bien des poètes devraient être présents.

Je pense en particulier à Uwe Berger, Rainer Kunze, K. H. Jakobs, Armen Müller, Kurt Steiniger, Jo Schulz, Heinz Kahlau, Jens Gerlach. Nous espérons vous les présenter dans un prochain avenir.

Que les poèmes offerts dans ce numéro soient les roses d'un bouquet futur « à l'usage de ceux qui s'aiment », et des autres...

Quant aux épines, eh bien, qu'elles demeurent, puisqu'il n'est pas de roses sans cette douleur aux doigts.

Walter Werner est né en 1922 à Vachdorf. Fils de bûcheron. Termine la guerre en captivité. Il doit sa formation d'écrivain à l'Institut de Littérature J. R. Becher.

tricolore

Salut à toi, coq gaullois.
Secoue l'abîme atlantique
de tes plumes.

Trois couleurs, Paris vous aime mieux
que les chansonniers,
le champagne, la Côte d'Azur.

St-Malo envie ses mouettes,
Picasso ses colombes
et Bordeaux, dans le Sud,
porte des odeurs pleins ses cheveux.

à l'ami

Je suis né dans les chansons des paysans,
des paysans, enfouis sous le rideau de pluie des montagnes.

Sous le vol frémissant des oiseaux
ma nostalgie se balançait
comme un papillon.

L'angoisse de la famine sillonnait l'été,
l'été silencieux.

Sentinelles de misère, des murailles de brouillard
montaient la garde, une garde longue,
et froide, dans la vallée.

Et, toujours,
un cristal dans l'orbite cliquetante de l'hiver,
dans la floraison brillante de la neige,
ou une étoile, jaillissant dans le souffle blanc
d'une bouche d'homme.

Bien gardé, tenu au chaud par le sang du cœur
un bûcheron écrivait des mots interdits
Sur le tronc nu des arbres que les charretiers pavoisaient
de petits fanions rouges.

Je suis né dans ces chansons.

Paul Wiens est né en 1922 à Königsberg. Victime, enfant, du racisme, il se réfugie en Suisse. Il vit depuis 1947 à Berlin où ses activités sont nombreuses. Ses traductions, notamment du Français, sont très appréciées.

testament

Notre testament, qu'ainsi soit notre testament :

Une mémoire, une bonne mémoire,

Une mémoire ardente, une mémoire aigue.

Et tout ce qu'on laissera derrière nous :

Un été de lumière et de suc,

un été, éventé mais tendre,

la forêt profonde, profonde, riches les champs,

les routes et la terre plus larges,

les gens plus chaleureux, plus intelligents,

le corps et la pensée sans accident,

des poèmes dans les colonnes de publicité,

Chaque maison prise par le feuillage d'amour

tous les enfants joyeux et, en somme,

une petite goutte, une seule petite goutte

d'amertume pour le peuple,

et le bonheur, le bonheur du peuple

aussi étendue que la mer sur la mer.

pour la grande fête : à la table des enfants

**C'est là que nous avons le plaisir le plus pur,
c'est là que l'eau est douce dans les verres,
Et que les sauces sont onctueuses.**

**J'ai suffisamment englouti de vins
et d'épices, pendant des années,
et j'ai craché le sang
lorsque nous étions nous-mêmes des enfants.**

**La nuit dernière un ami a rêvé
Il a rêvé de moi, l'ami assassiné.
Les autres ont souvent pleuré, dans leur ivresse,
mais ils tuaient, avant de réfléchir.**

**Et s'ils réfléchissaient avant d'assassiner,
c'était d'un esprit sans pitié,
Et leurs joues s'enflammaient
au seul mot d'Occident.**

**Mais mon ami va boire avec moi,
en silence, à la table où tout sourit,
Puis nous regarderons ensemble le soleil s'éloigner
et avant d'aller dormir
Nous nous promènerons ensemble
Tout autour de notre monde.**

Günter Kunert est né en 1929 à Berlin. Il est considéré comme l'un des meilleurs héritiers de Brecht. Il se consacre entièrement à l'écriture.

ce que je préfère

De tout ce qui pousse
Ce que je préfère
Ce sont tes cheveux.

Je ne les donnerai
ni pour du blé, ni pour du lierre,
ni pour de l'herbe.

Et lorsque ton visage était tout près du mien
les cieux ressemblaient à des éclats de verre bleu.

monsieur bonne volonté

Il est partout habile celui qui se nomme, avec fierté
Monsieur Bonne Volonté.

Il fait savoir à tous qu'il a de la bonne volonté,
qu'il ne veut rien
que le bien.

Dans l'Inde, où se durcit la famine,
il envoie un paquet de biscottes.
Et celui qui se dressait contre la faim
maintenant qu'il tient le paquet dans ses mains
il ne se bat plus.
Il croit à nouveau au bien
et que tout se règlera avec bonté.

Dans la Chine lointaine, pendant la Révolution,
Monsieur Bonne Volonté demandait aux paysans misérables
de ne pas répandre le sang et réclamait
des puissants apeurés un peu de raison.
Mais la raison des oppresseurs exige
un joug pour les opprimés.

Contre le Socialisme non plus
Monsieur Bonne Volonté n'a rien à objecter.
Il s'en prend seulement à ses représentants
qui, dit-il, en sont venus aux mauvais actes.

Monsieur Bonne Volonté a l'œil perçant.
Il reconnaît aussitôt la bonne volonté des autres.
A l'officier aux cheveux gris,
qui en deux guerres a consommé la population
de plusieurs villes,
qui déjà mesure du regard les fosses futures,
il lui reconnaît la bonne volonté
de conquérir la Grande Russie,
sans coups de feu, sans bombes,
sans lance-flammes.

**Si toutefois la Grande Russie fait preuve
de bonne volonté et se rend sans combat.**

**La bonne volonté de ce Monsieur est inflexible.
Il n'a besoin que de catastrophes.
Il n'a besoin que se mettre dans la peau des autres,
de ceux qu'on porte au marché.**

**Alors,
devant les monceaux d'ordures,
son chapeau à la main demandant du travail,
l'estomac vide et illuminé par les réclames d'un
Cognac de renommée mondiale,
Monsieur Bonne Volonté lui-même devient
une créature utile, un homme.**

Franz Fühmann est né à Rokytuice en 1922. Son père était commerçant. Il participe à la dernière guerre sur le front russe. Prisonnier, il rentre de captivité en 1949. Il avait publié en 1938 ses premiers poèmes. Il reprend son activité littéraire en 1950. « Le chemin de Stalingrad », l'épopée dont nous publions un extrait, lui donne une grande renommée.

le chemin de stalingrad (extraits)

Ce sont les nuits démesurées de l'Ukraine,
le métal chassé du ciel, l'accord magique des étoiles
qui retentit à travers le paysage velouté de l'obscur.
La terre attend, retient son souffle.
Armée d'argent, la nuit commence son règne.
C'est le parfum âpre de la camomille mûre
et la douce chanson à la fontaine.
Un bleu s'élève comme une vapeur des champs,
et la nostalgie d'aimer pour avoir un enfant,
et les contes de fées, et ce timide murmure

.

O vous, cieus russes, cieus démesurés !
Vous n'étiez pour nous ni beaux, ni terribles.
Les cieus nous poussaient au loin !
Avec le seul vide sur les têtes et le vide à nos pieds
et l'angoisse, le désarroi, le désespoir,
Les délires de la nostalgie et de la quête,
les grignotements des rats à minuit
et la poussière...

.

Les cieus cependant marchent autour du monde des hommes
et avec eux marche la grande nouvelle de Stalingrad,
et le murmure de l'intouchable, la sainte Volga.
Ce murmure est là dans les huttes grises
où des paysans serrent les poings.

.

Ils maudissent l'Allemagne de la mort.
Ce murmure gronde dans les camps,
dans les cellules des condamnés à mort
et les détenus meurtris lèvent la tête.
Ils prêtent l'oreille et disent : Stalingrad !
Et les cieus sont par dessus leur tête
et ils se tiennent fermes sur la terre de la patrie.
Oh Allemagne !
Oh notre misérable univers !
Un pied de terre, un souffle d'air
et du temps seul le souvenir d'hier.
Aujourd'hui est un lambeau informe,
pas d'avenir, des débris de pensée, pas d'issue.

.

Stalingrad ! Stalingrad !

**Nous nous enfonçons dans le marécage,
nous ne comprenons pas ton cri de délivrance,
Nous avons du sang devant les yeux,
nous ne pouvons voir les constellations,
nous n'avons pas d'Allemagne.**

**Au creux de notre oreille battent les tambours.
Ils barrent l'entrée aux paroles humaines.
Mais les voix nous entraînent, avec
Stalingrad, avec la Volga, avec les cieux,
Vers l'Allemagne.**

.

**Et c'est ainsi qu'en plein hiver
la rose blanche s'épanouit en terre allemande,
Oh quelle prise sur l'avenir, sur l'essence des êtres.
Que cette floraison qui perça la glace de la barbarie.
Un cri montait de la jeunesse allemande : « Compatriotes, soldats
allemands, frères, retournez vos fusils, en campagne contre Hitler,
faites la Paix ! ».**

**Adaptations Henri Deluy,
d'après des traductions
d'Ans Deluy, Léo Peeters,
et Pierre Pessèmesse.**

antoine hoggart

Antoine Oggart, dont nous sommes fiers d'avoir été les premiers à saluer le talent et la présence, après avoir écrit « Un rez-de-chaussée au Paradis » (livre qui fait toujours reculer les éditeurs par sa violence) nous a confié « La Lettre à Eve », où sa plume adoucie s'incline vers une moins âpre revendication, vers une plus ample générosité. Salué par Jean Cayrol, Antoine Oggart laisse parler ici de source sa tendresse blessée. D'une sensibilité citadine qui ne connut des saisons que les changements d'étalages chez les marchands des primeurs, cahotante, cahotée, brisée, une jeunesse qui ne veut pas être perdue secoue avec souvenirs et rêves son impatience vertueuse. Un arbre pousse dans une prairie de machefer. C'est encore un printemps noir, semblable à celui de Miller qui le reconnaîtrait son frère.

Au temps où l'auteur écrivait son livre — et je me souviendrai du soir où à la terrasse nocturne d'un café, il me lisait son manuscrit en chantier — les murs de la ville se couvraient d'inscriptions et les boulevards se déchiraient des sifflets des policiers ; il était impossible d'aimer sans mêler à la tendresse les larmes et sans serrer les poings.

la lettre a eve (extraits)

...Je me suis assis sur mon pieu. J'ai ouvert les yeux pour mieux voir. J'ai enfoncé mon index dans une oreille en le secouant pour mieux entendre. On marchait quelque part. Quelqu'un marchait. C'est vrai qu'on marchait. Mais où ? Sur la table ? Sur le buffet ? Sur la queue du chat ? Pourtant tu n'as pas entendu se fermer la porte du couloir, que je me disais. Et la porte de la turne, tu ne l'as ouverte à personne, que je me rassurais. On marchait plus près et plus encore. Ça marchait sur mes tempes, sur ma poitrine. Dans mon ventre. Partout. Et puis, ça a jailli. J'ai crié : « Merde ! Merde !.. » au monde entier. Puis j'ai pensé à toi. Et qu'il y a la guerre.

Il y a la guerre ; L'espoir - Dieu - Les victoires. Tout est après les toits. Après l'espace. C'est le temps. Mise à mort, mise au mur, mise au pas, et trois par trois ils marchent, les soldats. Leurs brodequins soulèvent les routes et font crier les blés. « En avant !.. » qu'on y gueule.

L'ORDRE. Et sur les ventres en diarrhée et sur les larmes tombe le brouillard du sang chaud, et la jeunesse tombe dans la nuit, et la nuit sur le monde.

Les amoureux, deux par deux, tranquilles vont au hasard des rues, bric à brac de tristesse, les deux promeneuses entremêlées de soleil... Nom d'un chien ! Pourquoi pas ? Mais j'entends venir les marcheurs aux angoisses de l'aube. La mort fait terrasse et on y boit déjà du soldat-soda avec ou sang grimace. La partie de billard électrique a commencé de bonne heure ce matin. Chacun cherche sa boule. Cling ! Rouge. C'est du sang. Cling ! Bleu - Vert - Noir. C'est des yeux. Ils sont partis se joindre aux étoiles. Zip ! Blanc - Jaune. Merde ! des jambes, des bras. C'est parti pour la chasse et ça perd sa place. Le vide, locataire de la tombe, n'est plus. Les anonymes se partagent le souvenir de la flamme sacrée pour que vienne le temps du change, celui de la main qui fera « tilt ».

Les veuves zélées, automatiques, vêtues de noir, se précipitent en coup de vent au tableau des mairies et s'informent qu'un tel a pris rendez-vous avec l'Institut des Langues Mortes.

Puis, je me suis levé, calme, comme drogué. Je ne désespérerai plus, je te le jure, tant dans ce lieu tout doit être plus encore désespéré que mon propre désespoir. Je ne me comprends plus. Je dis oui à tout. Je me sens devenu cet homme devenu pratique, détendu imbécile, comme femme amoureuse.

Eve ! Ma veuve ! Regarde ton homme. Ton héros. Il se sent resplendissant de bêtise à s'en étouffer comme un orgueilleux et il est prêt, à laisser sous ta peau juste l'indispensable pour te tenir debout et souffrir, c'est-à-dire comme s'est retrouvé mon chez moi après le passage des huissiers. Et je t'en foutrai, moi, des feux follets héroïques. Je t'en branlerai des minutes de silence blennorragique. Et ça avec un poing dans la bouche, un doigt dans le cul pour t'empêcher de rire.

C'est une offense.

quand ton visage

Né en 1933. L'un des plus percutants poètes de la nouvelle génération soviétique. Les poèmes que nous publions sont extraits d'un recueil récent « Un signe de la main » (Ed. La Jeune Garde ; 1962).

L'A.P. se félicite d'avoir présenté Evtouchenko, alors qu'il était presque inconnu en France, dans son numéro consacré à « Cinq poètes présents de la Russie Soviétique », en mars 1961 (traduction Antoine Vitez).

Quand ton visage se leva
 sur ma vie chiffonnée,
 je ne vis au commencement
 que la pauvreté de mon bien.
 Mais il éclaira d'un jour singulier
 les bois, les fleuves et les mers
 et me révéla les couleurs du monde
 à moi qui ne connaissais rien.
 J'ai peur, ah ! j'ai peur que s'achève
 cette aurore inattendue,
 les découvertes et les larmes et la folie,
 mais j'accepte la peur sans combat.
 Je sais que cette peur aussi
 est l'amour, et je la gâte,
 bien que j'y sois malhabile,
 de mon propre amour gardien négligent.
 La peur m'a pris dans son anneau.
 Je sais que ces moments sont courts
 et que pour moi s'effaceront les couleurs
 au coucher de ton visage.

1960

nos mères s'en vont

Nos mères s'en vont de nous,
 nos mères s'en vont doucement,
 pendant que nous dormons tranquilles
 sur la pointe des pieds,
 sans nous douter de l'heure atroce.
 et rassasiés,
 Nos mères s'en vont de nous, pas tout d'un coup,
 non,
 tout d'un coup n'est qu'apparence.
 Elles s'en vont lentement, étrangement,
 à petits pas pressés sur les degrés de l'âge.
 Une année, on se secoue,

on leur fête leur anniversaire bruyamment,
mais ce zèle tardif
ne les sauve,

ni nos âmes.

Elles s'en vont, s'en vont,
s'en vont.
Nous tendons nos bras vers elles,

sortis de notre sommeil,

mais nos mains ne touchent que l'air
et dans l'air un mur de verre s'est dressé.
C'est trop tard.

L'heure atroce est arrivée.

Nous regardons, cachant nos larmes,
nos mères, en colonnes sévères et calmes,
nos mères qui s'en vont de nous...

1960

un vent froid

pachtchenko

Léonide Pachtchenko à 25 ans Il vit près de Tachkent et fait partie de la toute nouvelle génération de poètes soviétiques. Son premier recueil vient de paraître : « Le temps des tempêtes printanières ». Nos lecteurs ont déjà pu prendre connaissance avec sa poésie l'an dernier, dans notre numéro 13. (Traduction Denise Miège et Oragvelidzé)

Un vent froid
prit son élan pour sauter dans la ville
Il hurlait comme un loup, tournait comme un
[derviche,
sifflait comme un cosaque
et mitraillait les vitres
d'un autocar routier.

On y parlait d'un chien,
on y parlait du chien de temps,
et qu'il n'y était pour rien, le chien ;
et on recommençait bien sûr
la vieille légende
sur les criminels d'Etat qui naissent
par un temps pareil.

Au tournant de la route

le chauffeur freina brusquement — un homme la
[traversait.
L'homme était sans manteau, nu-tête
et marchait lentement, tout recouvert de neige.

- Il est ivre, dit le chauffeur, ça se voit
- Non, il est amoureux et poète, riposta une fille dont la mère déclarait : Il s'agit bel et bien d'un assassin.
- Un assassin, ai-je répété
et il a, pour le moins, tué tous ses amis
par surprise.
Mais la femme ne plaisantait pas :
- C'est son amour qu'il a tué.

la nuit dans le tram

La nuit dans le tram. Le conducteur sommeille.
Une femme en sommeillant berce
sa fillette qui dort en penchant la tête.
Les tulipes fanées dorment dans la poussière
du plancher,
et, sous un banc dort un bouquet
tout déchiré, tout abîmé,
un pauvre petit bouquet...

Il fait beau, il fait triste aussi.
L'écarlate couleur des tulipes
se mêle au gris de la poussière.

A la portière, un gaillard suce le vent
et d'un mégot allume une autre cigarette,
comme s'il avait peur de perdre le feu..

Des amoureux aux vêtements fripés,
d'un air inquiet se tiennent par la main.
Comme s'ils avaient peur qu'on les sépare...

La nuit dans le tram. Je suis triste.

nuit de mai

henri poncet

Au-dessus du hangar les branches à peine enfeuillées
du chêne tournent contre la nuit

Allons à la grange, dit-elle

Il n'ose toucher son corsage, dans l'écluse des luzernes,
et le chaud courant d'air emporte l'oiseau de leur souffle

Dans le bois, dit-elle

Il écarte avec d'infinies tendresses les feuilles du noisetier... Et
quand il se retourne, elle n'est plus qu'une tâche de craie et de miel
sur le coquillage des fougères

nuit de juillet

Le cantonnier dort contre un motif d'herbes jaunes et bleues
enchevêtrées. On voit sa main noueuse de terre reposer dans les
luzernes qui tremblent, on voit

Le cheval dans le profil du pré boire délicatement à l'épaule de
l'homme

Quand, douce mélancolique et brisée, la chanson de Maria monte
le long de la route et flotte un peu, de Maria la faneuse

On se laisse alors bercer. On songe : comme tout est plus facile,
le bonheur

nuit de septembre

**La pluie peut doucement ouvrir les routes souterraines,
déliier le silence (et toute la nuit s'épuise) couler,
rejoindre le fleuve et le fleuve la mer**

**La porte de la grange bouge, un bruit de soie froissée,
l'odeur du gaz-oil sous l'écorce de laquelle un parfum de paille
d'avoine, je t'aime**

**Et je vais par les voies souterraines du sang délier le poème
de tes mains (toute la nuit s'épuise) ouvrir ta robe, rejoindre
le fleuve et le fleuve la mer**

Forcées les portes de l'automne

nuit de novembre

**La lune brûlant dans l'eau, l'ombre repliée sur l'étang, le bleu le noir
et le rouge, on sait bien que quelqu'un va mourir d'un caillot
de sang dans la gorge et qu'il est trop tard déjà**

**On écoute encor, malgré ce bruit singulier du cœur,
le pas d'un cheval qui remorque l'automne et s'éloigne**

**On le savait bien : la main se resserre sur la gorge
et l'ombre appuie plus fort. On le savait : mourir,
si peu de temps**

Mais ça n'en finit plus

un de ces quatre matins

Les portières de l'autobus
 Se referment avec fracas
 Me séparant de toi et du reste du monde

Je te quitte ainsi chaque matin
 Comme si je ne devais jamais te revoir
 Ballotté dans l'air trouble
 Dans cette vie à tiroirs
 Par un vent chaud qui plaque des papiers à mes jambes
 Je suis plein encore de ma fatigue de la veille
 Plein d'une vaisselle de rêve
 Et de poussières

Le jour s'oxyde
 Des vieillards poussent leurs chaises
 Vers la fraîcheur des couloirs
 Vers les faïences noires et blanches de la mort.

il n'y a pas de mort naturelle

*Il y eut les dents grinçantes de la clé dans la serrure
 Les voisins accourus que l'on colla aux murs
 Il y eut ce bruit d'eau d'une poitrine qui se vide*

*Soudainement les ongles noircis
 De ma mère mourante
 Et moi
 Qui ne craignais plus la mort.*



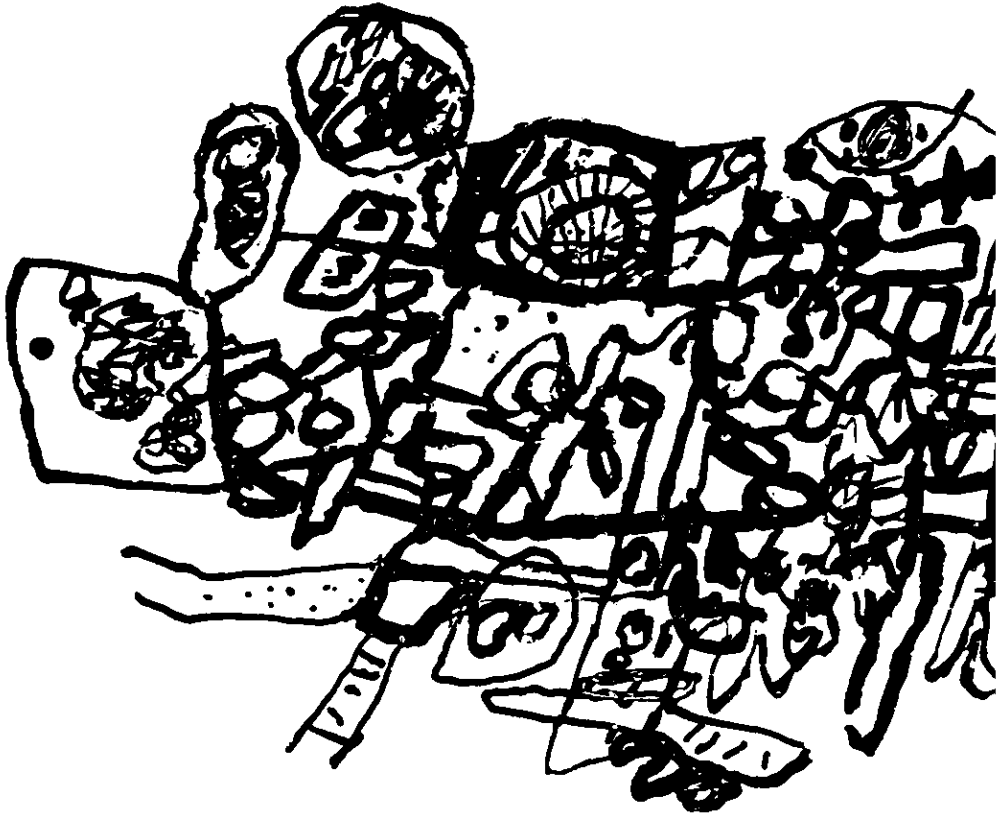
ci-dessus : bertolt brecht et
johannes r. becher.

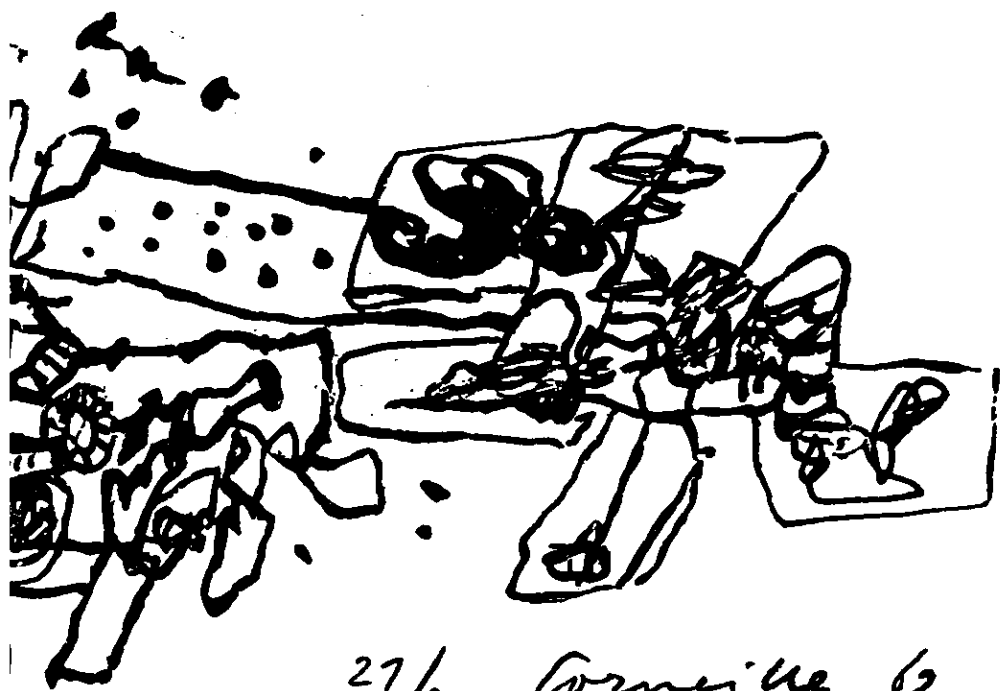
ci-contre : paul wiens.

pages suivantes : un dessin de corneille
— corneille (photo giny œdekerk).



chroniques

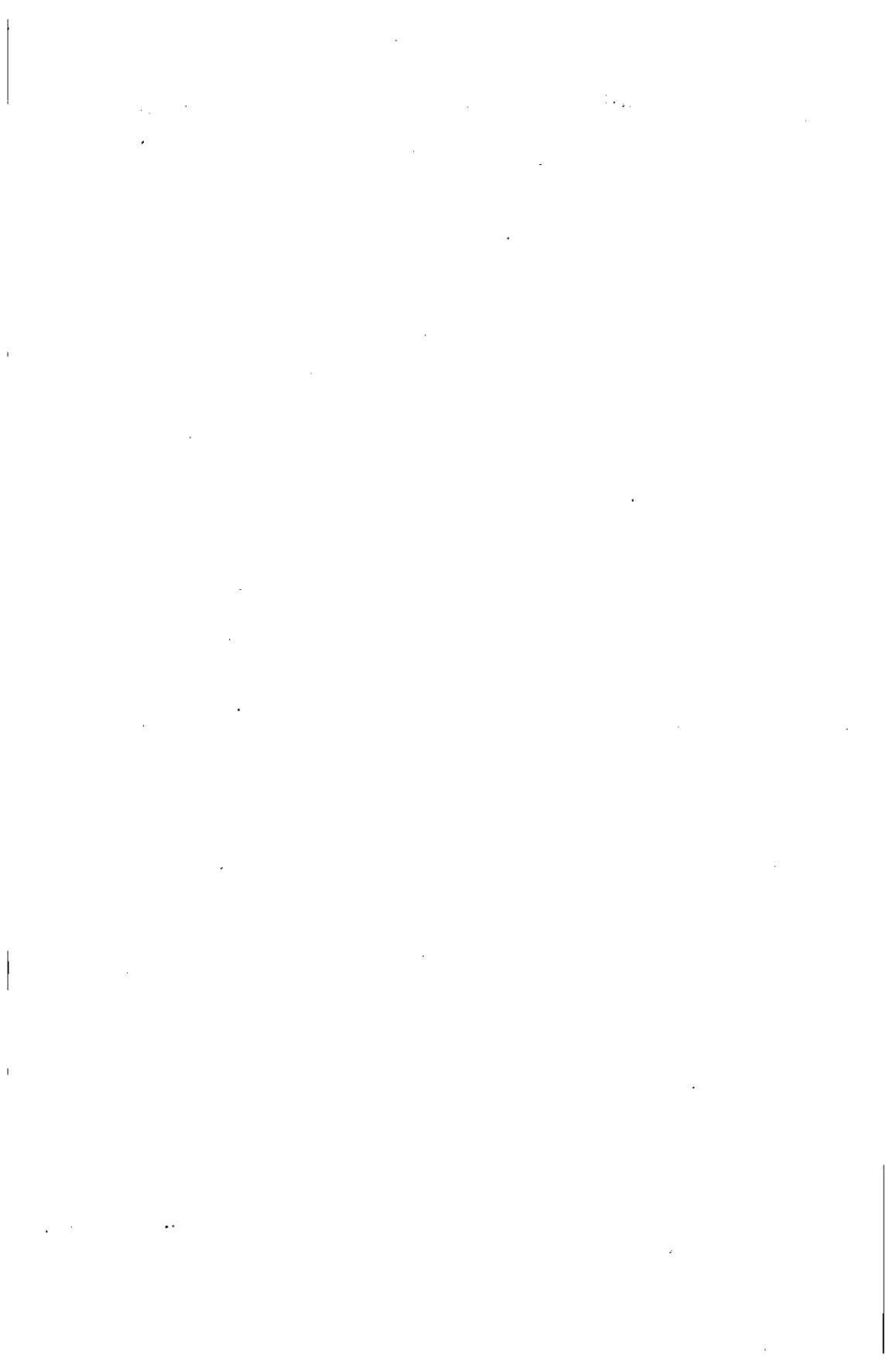




27/30 Cornille 62







jean todrani

«poésie et société» georges mounin (p. u. f.)

Ce petit livre est la démonstration pertinente de quelques idées nouvelles, la brillante exploitation d'une thèse. Le bien qu'il fera sera souvent compensé par le mal qu'il fait. Il ne pouvait en être autrement.

C'est le livre d'un mondain, peste d'homme qui nie la règle au profit d'un « Comment? Quoi? » parfaitement séculier. Ce n'est pas le livre attentif et difficile d'un poète, c'est un rapport, peut-être la plaidoirie pour une poétique.

Car si la critique habituelle se complait dans la paraphrase et le gargouillis, Mounin, quant à lui, ne s'occupe que du poème et le soumet à la pierre de touche de l'état civil : « Vivra? Vivra pas? » Les hermétiques, les sauvages, les prophètes ou ceux qui se croient tels n'y résisteront pas. Il faut donc prendre ce livre comme une sociologie du fait poétique et non du personnage poétique. Le poète étant d'un côté, et la société (laquelle?) de l'autre, c'est entre eux un va et vient astucieux de chiffres, de statistiques, de citations.

A ce conseil de révision la poésie se dérobe, car il faudrait d'abord entendre affirmer que le poète parle un langage autre même lorsqu'il utilise les mots du langage courant, que cet autre poétique est le contrepied d'une aliénation du langage entretenue et systématiquement par la nécessité (capitaliste) d'aliéner et de soumettre la sensibilité des individus qui constituent la société du XX^e siècle atomique. La réalité poétique n'a rien à voir avec la réalité convenue, traditionnelle donc mourante.

La réalité poétique est un transit entre cette mort de la société telle quelle et sa réalité future, c'est par ce pêché d'omission que le livre de Mounin, au départ, fait mal.

Quand il écrit ensuite que la poésie ne se porte pas bien, on pourrait ajouter, on devrait ajouter à cela que c'est le public qui ne se porte pas bien (en face de la poésie) et alors les difficultés de l'expression s'éclaireront d'une plus grande lumière. Le poète qui doit posséder une lucidité plus grande va au-delà de la sensibilité convenue. Ce qui dans les faits se traduit ainsi : le poète actuel ne peut pas être entendu par l'ouvrier actuel, et des deux le plus malade n'est pas toujours le poète. Parce que, en fait, l'ouvrier, le petit bourgeois, etc etc dans les conditions de notre société, sont déterminés comme incapables de sortir du Fordisme, de la T.V. ou du cycle des loisirs recommandés.

Mounin fera état, plus loin dans son livre de la très large diffusion des poètes en URSS. mais ce n'est pas parce que la poésie soviétique est plus claire, c'est parce que, à mon sens, le public y est plus éclairé, moins conditionné, plus ouvert donc plus libre. Et si le poète occidental (peu importe qu'il soit Français, Italien etc, le phénomène est à peu près général) se retire derrière une formulation obscure, c'est précisément, et bien au-delà d'une défense de la langue, pour lutter, consciemment ou non, contre l'opacité réelle du monde actuel.

Ceci dit, ce livre va aider à comprendre la situation poétique dans les grandes lignes sociales. Il ne propose pas de solutions. Qui pourrait en apporter ? Maïakowski au slogan n'est pas le poète Maïakowski ; et ce n'était pourtant pas une impasse. Il n'y a de solution que d'un moment à l'autre, et la brève échéance ne permet pas l'éclosion d'une œuvre réelle. Je pense que le conflit poète-société est déjà évident dans la personne du poète, Mounin délaissant cela veut sans doute donner au poète droit de réponse, car le portrait sous-jacent qu'il en donne est, ou peut passer pour, une mise en demeure.

Le poète, c'est moi qui souligne, n'est plus seulement celui qui écrit des poèmes, il n'est ni Sully Prud'homme, ni P.J. Toulet, et encore moins Malherbe. Le poète vivant doit prendre en charge le domaine spirituel (chrétien ou autre) laissé en jachère.

Le poète vivant, que ce soit Artaud, Michaux, Eluard, Char, sert une cause autre que la cause purement poétique, mais le public qui l'écoute, avec sa vieille oreille n'est pas prêt à l'entendre.

De ci de là on pourrait relever quelques naïvetés, par exemple :

« Les poètes vivent sur la vieille utopie d'un âge d'or » etc... Selon lequel, d'après Mounin, les grands tirages et la gloire substantielle seraient possibles. Pas du tout, il y a aujourd'hui pour la poésie un public qui, bien que réduit, tresse un réseau, une école parallèle où se cherche la vie même. Cet esotérisme, certes empirique ne peut être négligé. C'est un peu comme s'il y avait, sans carte, un parti poétique clandestin, résistant, précisément un parti du refus.

Mais pas un parti pris de mystère, ainsi quand Mounin évoque l'orgueil poétique et cite chez Mallarmé, qu'il aime, le grotesque des vers de circonstance, nous ne pouvons que sourire, et Mounin avec nous, qui sait très bien que Mallarmé s'amusait, se détendait là et se moquait merveilleusement, comme autrefois les blasons, les facettes, les galimatias étaient des jeux poétiques.

En vérité, ce qui séduit à juste titre dans le livre de Mounin, c'est la méthode, et cet itinéraire de la recherche qui va de l'école à l'histoire, et au devenir poétique, en passant par le public, la critique, l'édition.

Il faudrait cependant ajouter un chapitre au paragraphe de la communication, chapitre qui échappe naturellement à Mounin linguiste, c'est, à écrire, la perspective organique de la communication, et, à travers cette solution physique (le corps parle) toutes les nuances apportées par le changement des conditions de vie. C'est dire en clair que l'Amour n'est plus le même amour, ni le parcours du paysage la même vision, ni le tourisme de la nuit la même fête, ni le temps, soi-même. Tout ceci étant de premier chef nourriture poétique.

« Poésie et Société » commence par une étude sur l'école. « Ce n'est pas vrai non plus que l'enseignement vis à vis de la poésie soit vicié dans son principe », écrit Mounin, et il rappelle longuement les Instructions officielles de 38, dues à Jean Zay, dont la plus remarquable était qu'il ne fallait pas construire de leçon de grammaire ou d'histoire littéraire sur les textes.

C'est bien par ces petites informations que le livre de Mounin est précieux, par ce souci du vrai dont on lui sait gré. Quel merveilleux traité, dans ses limites.

En ce qui concerne la poésie à l'école, nous avons vécu ici-même, il y a quelques années, une expérience assez significative. C'est en effet Jean Malrieu qui a suscité, rassemblé et publié dans « L'Action Poétique » des poèmes d'enfants où vivaient tout le bonheur et tout le chagrin du monde ; et c'est aussi André Lartigue qui, à travers la lecture de Rimbaud, fait vivre toute une classe. Mais l'instituteur changé, que reste-t-il ?

Quittant l'école Mounin s'attaque aux éditeurs, son analyse est très libre, très vraie et sans humeur. Oui, la poésie s'édite, des milliers de « plaquettes ». Si elle ne se vend pas, elle est néanmoins facile à publier, et Mounin salue avec l'accent de l'estime, la poignée des éditeurs courageux.

Une petite remarque cependant et qui dépasse le compte d'auteur : Que se passerait-il si un poète apportait, au lieu d'une mince plaquette, un énorme manuscrit poétique, une Iliade, une Divine Comédie ?

Ou bien : Pourquoi la production poétique actuelle revêt-elle cet aspect fragmentaire court, ouvert à tous les vents ? Il y a là, me semble-t-il, de quoi peindre une époque.

« Et si c'était la faute des poètes ? » écrit Mounin un peu plus loin, « les poètes n'aiment pas qu'on pose cette question ». Non, Mounin, les poètes, tout au moins ceux que vous aimez, et ceux que j'aime, qui sont, je crois, les mêmes, se posent avant tout cette question. C'est au sein de cette question qu'ils écrivent leur œuvre, ni plus bas ni plus haut, et si leur langage est en difficulté, c'est que dès le départ ils éprouvent, eux aussi, dans la vie une difficulté essentielle, impératif qu'aucun jeu poétique ne saurait satisfaire.

On prend beaucoup de plaisir à lire les pages où Mounin fustige les poèteraux et les critiques. Dans l'insolence sa critique est drôle, et d'autant mieux qu'elle est très souvent juste et qu'elle porte.

On aime aussi lire des phrases comme celle-ci :

« La poésie politique, même la meilleure, n'a pas trouvé son point d'insertion vraie dans la vie du siècle, elle ne parle qu'au petit nombre ».

Mounin ajoute : c'est peut-être la faute à la technique. Nous avons vécu un peu cette expérience ; les 31 sonnets de Guillevic sont-ils de la poésie ? Mais le Chant Général est un poème. La poésie nationale décrétée en son temps par Aragon ? Non, bien sûr, mais le Roman Inachevé ?

En dehors des œuvres, il y a l'histoire. Mounin fait encore une analyse fort pénétrante du mécénat capitaliste, et il est vrai que le poète actuel qui veut « changer la vie » n'est pas indépendant, ne peut pas se sentir libre. Sa résistance, il la partage avec les peintres abstraits, avec l'architecture nouvelle, avec le mouvement ouvrier, avec la médecine sociale. C'est bien sûr cette parenté des actions qu'il faudrait s'entendre et se faire entendre.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à la mort de la poésie et l'éternité de la poésie. Plus minutieux encore que les autres, ils appellent une lecture plus sérieuse. On sent qu'ils ont été écrits d'enthousiasme.

Ainsi, analysant les formes archaïques de la poésie, Mounin écrit que ce qui caractérise ces formes c'est leur **finalité non-esthétique** et l'accomplissement de cette finalité par des moyens mnémo-techniques.

« Ce que nous appelons poésie n'est pas né comme plaisir mais comme outil. Toute l'histoire de la poésie sera l'histoire des changements d'usage et de destination de cet outil. »

Ce qui revient à dire, en poussant un peu, que nous ne pouvons pas utiliser de la même manière les poésies archaïques (magiques, historiques, didactiques) et la poésie qui s'écrit de nos jours, qui est une poésie nouvelle, non traditionnelle. Parce que, et là je sors du livre de Mounin, si cette poésie nouvelle est diverse, obscure, en apparence contradictoire, c'est qu'elle a pris en charge et en relève précisément ce contenu spirituel (sous une autre forme) magique, qui ont cessé d'apporter à l'homme de quoi étancher sa soif et combler son soupçon.

La poésie qui se fait aujourd'hui (disons à partir du Surréalisme révolutionnaire) a pris pour premier objectif de se renier en tant qu'esthétique, objet de plaisir, elle a assumé la liquidation des mythes et des mystifications, elle a été et demeure un ferment révolutionnaire ; elle a apporté les évidences correspondant aux évidences politiques et, si nous pouvons aujourd'hui concevoir cette Révolution non seulement comme une prise de pouvoir mais comme un changement biologique et de la sensibilité, c'est en grande partie à la poésie que nous le devons. Ne serait-ce qu'à travers les monstres poétiques qu'ont été **Lautréamont, Peret, Artaud** ; monstres qui ne prennent leur caractère ni dans le fantastique ni dans le baroque, mais plutôt dans une pensée-fiction, annonce ou prophétie d'un nouveau langage, d'une nouvelle articulation du langage pour des temps nouveaux qui ne sont plus seulement des temps techniques, mais déjà des temps organiques, c'est-à-dire participant à notre vie immédiate.

On suit moins bien les conclusions de Mounin concernant, après l'analyse des passages de la poésie latine à la poésie française, la séparation entre la poésie chantée par tous, populaire, et la poésie écrite des « riches » (entendons des classes dominantes). C'est faire peu de cas, à travers l'imprimerie, de la littérature de colportage, des almanachs, qui sont la mise en forme d'une source populaire donc la **lecture pour tous** et vraisemblablement une communion poétique au plein sens du terme.

Et nous en arrivons au dernier chapitre : Eternité de la poésie, la fleuve est plus large, son cours plus calme.

Il y aurait deux sens possibles à ce mot de **Poétique**, celui de la forme littéraire, et celui d'un sentiment accroché à tel ou tel objet, paysage, musique, etc. Une parenté entre les moyens d'expression entretiendrait ce sens poétique, peut-être une culture ?

Rappelons l'ethymologie du mot **Poésie** : création ; ajoutons que toute création est évidemment émouvante et déclenche un processus émotionnel à son tour créateur : c'est ça « l'Action Poétique ».

C'est à travers les formes qu'opère la « vitamine poétique ». (l'expression est de Mounin) C'est ce Paradis Perdu que la vie quotidienne, parce qu'elle est d'un monde incohérent et déséquilibré, nous empêche de voir, mais que nous retrouvons dans certaines œuvres, difficiles, dans certaines passions incompréhensibles, dans certains combats irrationnels.

En bref, dès que nous mettons le pied hors du mensonge historico-social, dans lequel la pensée occidentale tente de nous enfermer.

Mounin se rassure :

« La poésie ne peut mourir parce qu'elle est liée à la nature des choses du langage ».

Et si ce langage, véhicule d'une culture qui nous enferme et nous conditionne, si ce langage était atrophié, mort, aveugle, s'il ne permettait que de petits exercices de **traduction**, au lieu d'être un **Grand jeu** ? S'il n'était que ce que la bicyclette est à l'avion ? Si dans la communication entre les hommes il était devenu plus un empêchement qu'un véhicule ?

C'est Artaud qui le premier vécut cette hypothèse, et on sait jusqu'à quel éclatement cela le mena.

C'est sans doute ainsi que peut mourir la poésie, mais parce qu'elle aura voulu cette mort, ce suicide, au profit précisément de cette poésie faite par tous, annoncée par Rimbaud.

Ce livre se ferme sur une interrogation ; elle n'est pas douloureuse, mais claire. On doit reconnaître ici beaucoup de talent autour de beaucoup d'intelligence. Rien du **fait poétique** n'est laissé dans l'ombre, et la démystification va jusqu'à l'archarnement.

On souhaiterait que cette procédure soit renforcée d'une défense de la poésie vivante à partir d'une anthologie ; mais c'est sans doute la matière d'un autre ouvrage.

On ne peut reprocher à Mounin de ne pas « en être », on ne peut lui reprocher de servir la poésie en missionnaire et non en officiant. On peut regretter qu'il n'ait abordé le sujet sous l'angle intérieur, par exemple de quel secours est la poésie moderne pour cet homme social ; ce prêtre ouvrier, ce militant syndicaliste, cette midinette, le médecin fatigué, ce collégien ou son frère aîné militaire en Algérie ?

On ne regrette pas les interlignes où Mounin liquide la crétinisation poétique, celle des auteurs et celle des critiques.

Mais, et ce sera mon dernier propos, on aimerait que Mounin aime les hérétiques, les sauvages, les ténébreux, il saurait leur faire jour.

pour saluer achille chavée

Les poètes les plus tapageurs ne sont pas les plus authentiques. « Faites, mon Dieu, dit Reverdy, que je sois un poète Inconnu ».

Achille Chavée appartient à cette lignée de justes et de discrets qui honorent la poésie. Chez lui tout a été payé. Depuis son adhésion en 1930 au Surréalisme en passant par son engagement dans les Brigades Internationales lors de la guerre d'Espagne, jusqu'à la résistance militante contre les nazis.

A la tête d'une vingtaine de recueils ou de plaquettes, dont la diffusion est hélas trop réservée, Chavée offre l'exemple d'un humanisme parfait dans la quête dialectique de la vérité, démarche seule susceptible de résoudre les antinomies.

On connaît le poème pulvérisé. Il faudrait parler ici des poèmes carbonisés dont la chair se recroqueville, boucle la boucle, se resserre en évidence, transparence, émeut par son détachement, son humeur, son humour noir. Chavée, sous une apparence sceptique, détachée, s'accorde à la grande espérance commune, intègre son destin au rythme de l'immanence. Un Reverdy marxiste ?

Ainsi :

Dieu cherchait ce soir-là
une dernière fois
à se réincarner
exactement
dans une brouette de juste solaire
(catalogue du seul)

Ainsi :

Je reste identique
à la flèche du peau rouge
de mon enfance
Quant à ma carte de visite
je l'ai perdue
il y a bien longtemps
dans un immense champ de blé

ou bien :

La vérité était en nous
l'impondérable vérité
qu'un chiffonnier du désespoir
prit la peine de le recueillir
entre des mains de solitude
(les traces de l'Intelligible)

ou bien encore :

Il me semble que je suis immobile
que jamais
je n'ai commis le moindre geste
que je n'ai pas bougé depuis mille
ans
que je suis une stalagmite
qui ne grandit que par ses larmes
dans la grotte du haut mystère.

(Entre Tigre et Puce)

Dans son dernier recueil paru aux éditions du Daily Bull, « L'Eléphant blanc », sous une forme dialoguée, le moraliste nous offre la somme d'une expérience d'une vie consacrée à l'humanisme : misère et grandeur de la condition humaine. Apparition de l'homme dans sa station non de crucifié, mais de dépouillé.

— Maître, on m'a dit que vous avez le goût du malheur et l'on me déconseille votre enseignement.

— Mais, mon enfant, je n'ai jamais rien tenté pour vous empêcher de rejoindre le troupeau des gens heureux.

— Maître, les gens heureux me paraissent dérisoires !..

— Enfant, ils sont peut-être moins dérisoires que tu ne l'imagines, ils ne font peut-être que semblant d'être heureux.

Est-ce donc un balancement entre le désespoir et l'ennui ?

— ... Diogène, quand (la vérité) sort du puits ou de la messe en feu, la plupart ne voit que sa nudité et cette nudité égare leur jugement.

— Achille, où veux-tu me conduire ?

— Diogène, quand la vérité sort du puits ou de l'océan bleu, elle a froid et tu dois être assez riche, assez désintéressé pour te couvrir de ton propre manteau d'hermine.

Et c'est bien là l'essentiel, ne reprenant sous forme nouvelle que l'éternelle question.

Nous parlions poème
Vous me le dites
me l'assurez.
Voulez-vous m'accorder du pain
du vin
du fromage de chèvre
et votre confiance d'homme ?

Nous n'avons, Achille Chavée, d'autre joie.

gaston puel

« Ouvertement je vouai mon cœur à la terre grave et souffrante, et, souvent, dans la nuit sacrée, je lui promis de l'aimer fidèlement, jusqu'à la mort, avec son lourd fardeau de fatalité et de ne jamais mépriser ses énigmes. Ainsi je me liai à elle d'un lien mortel. »

Cette citation, en exergue, de Hölderlin, donne son éclairage aux poèmes que publie G. Puel chez Corti (D'un lien mortel).

Il s'agit là de l'Argument au Requiem, à travers les mouvements de l'âme diluvienne, semailles, arbres, transparence de la mer, l'absent, d'un seul chant, d'une seule voix qui unissent en gerbe création et destruction. Une trasse blanche et noire retient dans leur chôte et dans leur gloire les choses saisies dans leur équilibre, dans leur secret.

Ce lien mortel, c'est le regard de la tendresse dépouillée sur la face intérieure, l'essence des choses.

« Ce n'est pas ce jardin où même l'air se terre ni ce cloître. Ni la ruine, monumentale armure ni le soc de granit dans les rues ouvrières O temps des gisements, des nuages et des légendes

c'est la grève
cendre et sable

sueur de l'âme, l'éternelle emmurée...

Puel passe ainsi à travers les thèmes de sa promenade solitaire et sans réverie les transcende, et d'une démarche ascétique, les dénuade, les projette justement dans cette nuit hölderlinienne, cherchant

signes, interrogeant oracles, traquant secret, sur les pas de l'absence.

« Dans l'âtre que le temps ravage ou ravine, le poète trace des signes oraculaires d'une nativité. Sa pensée est ailleurs, son âme est à la mer, son visage est adieu. »

Tout arrive, même la mort, dit-il ailleurs. Sans savoir être disciples d'Héraclite qui, devant la mouvance des choses ne les nommaient plus, mais simplement les désignaient, les messages du deuil ont même ici perdu visage.

« Rien qu'une bouche de bronze et des poings pour frapper. »

Les arbres réduits à leurs blasons, la mer à un seul galet ne retiennent que leur essence. C'est le monde d'un éclair saisi dans son éternité.

Les poèmes de Puel ont atteint ici une perfection déchirante. Ils s'ouvrent sur un monde pacifié d'une angoisse, sur un univers familier mais total où chaque objet révèle de toute beauté le vrai visage éclairé.

« Ce vieillard au visage de paille, ce bronze d'air rose sur la houpe d'un chêne, ces tourterelles qui ajourent le soir ce sont signets, mais point le livre. Est-ce donc vrai ?

Ce lien mortel, cette connaissance à l'échelle humaine les confond justement, les embrasse. Dans ce mouvement double de respect et d'offrande, Puel lui-même s'est livré, s'est délivré.

passant par paris

Pour fêter son transfert au 2, rue de Bucl, Paris 6^e, La « Librairie du Globe » (Editions de Moscou), a reçu l'écrivain soviétique Constantin Simonov, qui signa, entouré de nombreuses personnalités, son livre « Les Vivants et les Morts », édition Julliard.

Quelques jours plus tard, la librairie du Globe organisait une rencontre d'écrivains franco-soviétiques, qui réunissait d'une part Atarov, Gamina, l'auteur d'« Alitit s'en va dans les montagnes », Semiouchkine, Babaïevsky, auquel nous devons « Le chevalier à l'étoile d'or », Berlozka, et, d'autre part N. Sarraute, A.-M. de Villaine, T. Tzara, Ph. Soupault, V. Pozner, C. Roy, E. Roblès, G. Soria, Guillevic etc...

Poursuivant leurs manifestations culturelles, le 21 novembre la romancière Galina Nikolaïeva était invitée à signer ses deux ouvrages « L'ingénieur Bakhirev » et « La moisson » (Editeurs Français Réunis).

Véritable centre de diffusion de la culture soviétique en France, la librairie du Globe offre à ses clients tous les ouvrages, revues et journaux des pays de l'Est.

a. p. lafont : "anthologie occitane" préface d'aragon (e. f. r.)

Voilà une poésie qui s'est refusée à « plonger au fond du gouffre... Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». Au vin de l'assassin de Baudelaire, au haschich et aux paradis artificiels correspond la « copa santa » brandie à la fin des banquets, le « soleih, paire del vin baudesc », le soleil, père du vin d'allégresse d'Antonin Perbosc.

Dans ces conditions, on conçoit que jusqu'à présent la poésie occitane n'ait pas eu droit de cité dans les hautes sphères littéraires parisiennes. Ce n'était qu'un divertissement désuet de provinciaux. Tout ce monde trivial, adonné aux travaux et aux jours quotidiens au-dessous de la Loire, s'exprimait dans une langue inintelligible, trop peu désincarnée, trop sage, trop rustique. A ce compte là, l'incompréhension atteignait des sommets. L'hermétisme ne sera qu'une vertu le jour où Mallarmé lui donnera la consécration en français. Répudiée parce que trop peu vénéuse, ignorée comme luxuriance verbale et chimie de l'intellect, la lyrique d'oc ne rentrait dans aucune des catégories en honneur dans le monde parisien où se font et défont les réputations. C'était le triomphe incontesté de Vaugelas, de Boileau. La lyrique d'oc « aux Saumaisze futurs ne préparaient pas des tortures » : elle était discréditée sous le nom de « patois ». Qui n'est pas le langage des courtisans du grand siècle. Un exotisme, intérieur, qui ne valait même pas celui de Pierre Loti.

Aussi faut-il saluer bien haut l'anthologie de la poésie contemporaine d'Andrée-Paule Lafont, aussi faut-il rendre grâce à Aragon qui, dans sa préface, n'a pas hésité à s'en prendre à ce bonhomme ridicule, grammairien aux idées profondément antiscientifiques et bornées, dont l'influence est encore paradoxalement si forte en France aujourd'hui, à ce Vaugelas des femmes savantes et autres lieux mal famés dont « l'académisme voudrait reléguer sans compte du génie le chant d'un bon tiers des Français aux proportions du folklore, leur langue à un patois qui décline. »

L'anthologie occitane vient à son heure. L'heure effroyable où l'on commence à oublier Mallarmé et Baudelaire, où la poésie, parente pauvre, se voit délaissée au profit de spéculations romanesques complexes et reflétant « la réalité dans sa complexité ».

Une époque, toutes proportions gardées, comme celle qui vit la désagrégation splendide de l'univers mistralien, vers 1900. D'où Andrée-Paule Lafont fait partir son anthologie moderne.

Car quoique soumise aux lois générales de la vie culturelle française, cette poésie du versant ensoleillé se meut surtout dans cet univers mistralien, « cet univers intellectuel et poétique, mêlé du meilleur et du pire, mais si original, où les écrivains de la génération de 1900, tous félibres, ont découpé le monde de leur inspiration... Un univers proprement occitan ».

A ce compte là, on mesure l'habileté vraiment diabolique d'Andrée-Paule Lafont dans le choix des aïeux. L'empire du soleil perd sa capitale : la Provence en idées et son empereur absolu : Frédéric Mistral.

Un Gascon, Michel Camelat et l'épopée à coup de dents et de montagnes vengeresses, un Limousin Jean-Baptiste Chéze, délicieux poète qui « chante l'évidence », une Bigourdane au cri patriotique occitan et aux gros sabots passeistes Philadelphie de Gerde, un Languedocien albigéiste aux contours très peu mistraliens, Antonin Perbosc, un Provençal apolitique, diplomate et poète, Marius André et enfin un artiste en qui se rejoignent la tradition réaliste marseillaise et les recherches occitanistes les plus hardis, Valère Bernard.

Elle omet à juste titre un autre Provençal, Joseph d'Arbaud, dont les titres de gloire sont ailleurs, dans le roman et dont elle résume l'idéologie d'une formule lapidaire qui pourrait bien être celle du Félibrige tout entier : « Patrie et désert ».

Tout ceci donne naissance au mouvement occitan proprement dit, qui se répand des Alpes aux Pyrénées et se délivre du joug mistralien.

En deux chapitres « Cantilène », titre d'une œuvre de Jean-Sébastien Pons et « Terroir Nouveau » (Terraire nou, de Jorgi Reboul) sont groupés par génération les poètes d'entre guerre où est perceptible d'une part le désir de refuser les naïvetés félibréennes, de l'autre celui de s'égaliser à Valéry, à la tradition hautaine de la poésie rarefiée.

En fait « Lo raconte mai calat, mai enchusciat de paraulas », la fable la plus secrète, la plus ivre de paroles, comme dit Pierre Rouquette. Mais aussi la poésie la plus immédiate, la moins élaborée, comme par exemple celle du Gascon Fernand Barrue : « Lo temps qu'es esquigat, baste que siasquem dus », le temps est bien usé, il suffit que nous soyons deux ».

En même temps que l'extraordinaire enracinement dans la culture occitane de René Nelli, qui projette dans le monde contemporain la grande leçon classique du XIIe siècle occitan « où l'art est oublié tant ft est sûr ».

Je ne pense pas que l'on puisse mettre en question la quasi-totalité des analyses d'Andrée-Paule Lafont. C'est bien une des murailles à laquelle on se heurte : rien à redire, rien à ajouter. Tout au plus à paraphraser. Evidemment au fur et à mesure qu'on approche des temps modernes, trop modernes, tout se gâte ; il manque souvent le recul nécessaire, il manque l'impartialité, il manque le jugement de valeur.

« A la raja dau temps », à la rigueur du temps, comme le dit fortement Max Allier. Cette rigueur, ce n'est pas seulement le bruit des bottes allemandes, le froufroutement des armes thermonucléaires, l'amour éternellement en question sous le ciel de l'Algérie et de Marseille, c'est encore la situation peu commune de l'écrivain d'oc « dins l'endolible que monta » au milieu de la marée montante française.

Aussi un des thèmes principaux est-il constitué par cette Occitanie mythique et desincarnée, véritable patrie spirituelle à la Hölderlin.

Tout naturellement, le chant s'infléchit vers « lo mal de la terra — es pro d'una borja d'arroinas o d'un pastre perdut al mitan del tropel per me faire plorar sens que sacha perqué — il me suffit d'un mas ruiné ou d'un berger perdu au milieu du troupeau pour me faire pleurer sans raison (Yves Rouquet-

te), l'état endolori de la « lenga nostra qu'an sonada patès » (Christian Rappin), le baroque néo-cathare de Denis Saurat, l'envie d'engloutir le monde, de l'ordonner selon un intérieur irréductible, le classicisme moderne de Robert Lafont et l'amour fou.

« Partout aujourd'hui éclate un discours plus libre », nous confie Andrée-Paule Lafont au terme d'une incursion dans le vif. Ce discours est tellement libre que les représentants autorisés de la Provence stricte, les félibres à la rime si riche n'y figurent pas, certains, une infime minorité, parce qu'ils ont poussé l'absurdité, l'outrecuidance, la bêtise jusqu'à refuser, d'autres, plus nombreux, parce qu'ils sont bons à brûler, à mettre au musée, parce que c'est le vide complet, la vacuité.

Parmi les absents de marque, le Gascon Bernard Manciet, qui pour des raisons obscures de prestige et de divergences quelconques n'a pas voulu se désaisir d'un extrait ou deux d'ACCIDENTS, une des œuvres les plus terribles de l'après-guerre.

Si la chronologie, pour clore le recueil, a imposé le plus jeune Jean Larzac, qui, séminariste ne s'évade pas de thèmes peu diaboliques, très estimables d'ailleurs, pour répondre à Baudelaire, pour donner à la poésie d'oc aux yeux des « Zoïles et des aristarques parisiens, comme disent encore les félibres survivants, c'est par « cette fiole de laudanum » moderne, « ma terrible et vieille amie » la guerre, les égarements du cataclysme qu'il aurait fallu terminer l'anthologie : lo jornau es un apocalipsi ; nou cents felagas tuats e li cadavres di pichon sordats e li caronhas que traucan la lutz (le journal est une apocalypse, neuf cents fellaghas tués et les cadavres des petits soldats et les charniers qui trouvent la lumière).

Ce qui n'est que parenthèse chez Serge Bec devient chez Manciet enivrement, terrible enivrement ; los fars de la DCA, colonnas, los cercles de coïre aquí en haut, las crotz tindantas de hèr e au miei geti los landèrs, los engranatges, los caps, que geti los caps, las gasetas, que veni, que geti au vent las gasetas, los milas d'aneths e d'astres, los trucs, los patatrucs d'aneths, de crotz, d'astres e d'astradas, que marchí, arbre de venas, de nervis au miei de colonnas de DCA ; l... les projecteurs de DCA,

colonnes, nuées de cuivre, là haut, les croix qui tintent, croix en fer et parmi eux je jette des chenets, les engrenages, les têtes, je jette les têtes, les journaux, je vends, je jette au vent les journaux, les milliers d'anneaux et d'astres, les chocs, les entrecrocs d'anneaux, de croix, d'astres et de constellations, je marche, arbre de veines, de nerfs, parmi les colonnes de DCA et la cathédrale s'éventre comme un abîme et les hosties montent, montent entre les projecteurs et les roses de vitrail tournent comme des engrenages et mes pas sont des cris d'horloger, l'ombre de mes doigts compose dans le ciel un bouquet. Qui prétendrait après cela, après cette

belle anthologie sans cesse à compléter que la poésie occitane n'est pas « salonfähig », n'est pas admissible dans les hauts salons littéraires ?

Aragon donne le coup de patte final en évoquant les « Lettres de noblesse de la langue d'oc... dont il est impossible de déposséder le fleuve français qui n'est ni Seine ni Garonne ni Rhône ni Loire, mais la convergence du chant à ce promontoire d'Europe où Dante et Hölderlin, Poutchkine et Keats marient leurs échos lointains aux voix proches, faisant un seul écho avec Nerval et Racine des patois de Florence, de Tubingen, de la Tamise et de la Neva ».

journées de rencontre 1963

Les prochaines journées de rencontre A.P. se dérouleront le premier week-end de septembre 1963.

Dès à présent retenez cette date. Mettez-vous en rapport avec nous.

naissance d'une nation

Nous assistons avec la reparation de « L'Aube dissout les monstres », collection que dirige de Tunis, Pierre-Jean Oswald, aux prémices d'une réconciliation franco-maghrébine.

Ainsi, une nouvelle fois, le racisme recule ; de nombreux poètes français, les jeunes surtout, qui ont subi la guerre d'Algérie avec le cœur du refus, fraternisent aujourd'hui avec les poètes algériens, qui se sont révélés durant ces dix dernières années.

Le « Toujours de la Patrie » de Nordine Tidafi est une chronique épique de la révolution algérienne ; du peuple-roi, de sa lutte, de l'apprentissage de sa dignité, de ses feintes, car il faut bien mettre un masque devant l'ennemi, faire la bête, je pense ici à ces terribles poèmes « La bonne », « Le cirneur », et tant d'autres qui traduisent le caractère algérien ; à travers le vocabulaire français nous assistons à la naissance de la poésie arabe, à la longue phrase un peu chantante que viennent couper parfois les prières aux combattants, les vœux.

Naissance de la poésie, naissance du nationalisme le plus dur, recherche des caractères ethniques, de l'art, des traditions. Le découpage du recueil est d'ailleurs significatif ; d'abord la terre, « Terre première », les éléments, le vent du désert, l'animal, l'instrument musical (la flûte) arabe, par excellence ; puis dans une seconde partie le peuple ; pris tel qu'il est, asservi, patient, misérable, mais toujours debout. Troisième et quatrième partie, le réveil du peuple, enfin sa révolte et le plein chant de la révolution et cette énumération de villes déchirées sur lesquelles le poète impose sa paix.

Un peuple en lutte se mérite et quel chemin pour l'intellectuel algérien parfois coupé de ses compatriotes par sa situation en France ; là je parle plus spécialement pour Henri Kréa dont l'admirable « Théâtre Algérien » fait suite à la poésie et débouche lui aussi sur la révolution. Théâtre poétique traçant adroitement un parallèle entre l'histoire

des légions romaines combattant les numides sur le sol africain au II^e siècle, l'oppression française (j'allais dire de ces dernières années alors qu'elle n'a jamais cessé) et les tremblements de terre qui ne sont que les symboles de forces en mouvements, de consciences écartelées ; par exemple le personnage du vieux, dans le « Seisme », disant au soldat français : « Nous n'avons jamais pu vous mépriser. »

Un semblable écho se retrouve dans les mots qu'Aragon place dans la bouche d'un partisan français lors de l'occupation nazie : « Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand. »

Par dessus le temps et les frontières les hommes des maquis se répondent. A la violence qui opprime doit répondre la violence qui libère. Plus que quiconque, le poète, de par sa condition même, doit y participer.

Conscience d'un peuple qui naît, aussi, que cette poésie de la négritude ; la seule passion de Tchicaya O Tamsi étant de réclamer le droit d'être congolais et l'on entend dans ses poèmes les échos des émeutes de Léopoldville. Témoignage d'hommes à mi-chemin entre le tam-tam et la télévision, mais résolus à s'affranchir : « C'est juré demain je serai pur - autrefois je bâillais devant des estivants - tous fils à papa ou colonialistes. »

Le tout exprimé pathétiquement dans une abondance d'images d'où le surréalisme n'est pas exclu ; Césaire bien sûr, mais moins littéraire, plus maladroit aussi, et plus direct.

« Demain je serai pur - avec des ailes d'oiseau dans ma voix bleue - pour chanter Warry Blues - à une émeute de chiens - moi leur curée ! »

Ce n'est pas par hasard que j'ai employé le mot de pathétique ; le temps, les mots me manquent pour démontrer que cette révolte débouche sur la prière d'un homme qui se cherche une fol.

« Christ je hais tes chrétiens - Je crache sur ta joie - d'avoir à droite à gauche - les femmes des bourgeois. »

Une certaine gratuité parfois nous gêne,

répondre à l'appel du poète.
« Ne tardez pas - Je peux être utile -
J'ai déjà refait mes ongles - rasé ma
tête - je suis propre devant la nuit. »

on sent l'image forgée de toutes pièces,
mais ensuite le rythme reprend, il faut
parcourir ce « Congo-Océan » dont parle
dans la préface Léopold Senghor, et

26 poètes de langue espagnole

Les poètes de langue espagnole ont en commun richesse du langage et parler populaire si difficile à concilier en poésie. Il est vrai que l'homme de la rue parle comme Lorca, et le récite sans le connaître.

La tome II des « Profils poétiques des pays latins », malgré sa minceur et son aspect de plaquette à bon marché, groupe dix-sept poètes d'Amérique du Sud et neuf poètes espagnols. Aucun n'est inintéressant, six d'entre eux méritent qu'on leur accorde plus de place ; c'est peu un seul poème. De Pablo Neruda un lourd texte, semblable à un diamant, ou une racine, un minéral :

« Il y a quelque chose... répétant son chiffre, son signal identique. Comme on note que les pierres ont touché le temps. Dans sa fine matière il y a une odeur d'âge ».

De Celaya, un seul texte aussi. Celaya l'humble, le digne : sans remède, Espagnol.

A souligner aussi Ileana Espinel (Equa-

teur), César Vallejo (Pérou), dont il faudrait citer le poème tout entier : La colère qui transforme ; Manuel Mentero (Espagnol), enfin si proche de moi, de nous, puisque un de ses recueils a pour titre « Acte poétique », le poète colombien German Pardo Garcia :

« Il y a quelque chose dans la pénombre, quelque chose sans voix qui essaie de sortir de ses abîmes sans cœur, pour parler... Quelque chose qui est plus seul que l'homme et qui n'a pas pu parler, depuis ses solitudes sans cœur. »

Ainsi brûlent doucement sous boisseau, les secrets. C'est le don du poète de nous les relever.

On voudrait que cette plaquette s'élargisse aux dimensions d'un panorama de la littérature et de la poésie de langue espagnole. Le précieux travail de H. de Lescoët, sa démarche toujours renouvelée, méritent mieux que ce mince recueil presque anonyme qu'enlaidissent de mauvaises illustrations (Carzou mis à part, mais que fait-il là ?).

ERRATA — Deux coquilles sont à corriger dans les poèmes inédits de Pierre Morhange (no 18) :
page 29, au lieu de

Et je les quette

lire

Et je les guette

Page 33, au lieu de

Je m'en fous de Sénèque et de Saint-Exupery

lire

Je m'en fous de Sénèque et Saint-Exupery

corneille : un lyrisme sans cri dans la peinture d'aujourd'hui

Le peintre Corneille (de son nom complet Corneille Guillaume Beverloo), est né à Liège (Belgique), en 1922, de parents néerlandais. Il a vécu à Amsterdam jusqu'en 1950. Il s'installe alors à Paris où il se fixe définitivement. Il fut, en 1948, co-fondateur des groupes « Reflex » et « Cobra ». On retiendra un jour la création de ce dernier groupe comme un des faits saillants de la vie culturelle de la deuxième partie du siècle. A partir de 1950, les expositions, particulières ou avec d'autres peintres, de Corneille, se multiplient. Divers prix, d'importance internationale, ont mis en avant une œuvre dont on se plaît, ici et là, à souligner les qualités.

En 1950, lorsque je me trouvai pour la première fois face aux œuvres des membres néerlandais du groupe « Cobra », en particulier celles de Corneille, Karel Appel et Constant, j'eus le même mouvement qu'à la lecture des poèmes de Lucebert, Jan G. Elburg, Hugo Claus, Remco Campert, Gerrit Kouwenaar et d'autres poètes du groupe « Expérimental » néerlandais, partie prenante, à l'époque, de l'ensemble « Cobra » : je fus profondément frappé par la vigueur, la santé en fin de compte, le sens percutant d'une conception directe de l'art, au dynamisme fait d'émotion et de sentiments décapés. Le grand message des créateurs de « Cobra » demeurera, à mon sens, l'intervention entre le Surréalisme, l'Expressionnisme et l'Abstraction d'un art de la matière vivante, avec la densité des Flamands, le goût de l'anecdote significative, du fantasme social, de la sensualité, de l'appétit, des circuits ouverts aux variations, aux germinations de toutes sortes et de tous niveaux. Avec, en plus, et c'est rare dans l'art d'après-guerre, l'abondance de la joie de vivre.

En ce qui concerne Corneille, son œuvre se situe au carrefour du réalisme énergique de l'Expressionnisme, des prestiges cohérents de l'École de Paris et d'une sensibilité aux formes héritées d'une certaine abstraction, sans poncifs.

Il convient d'insister, dès l'abord, sur le contexte général. Sans être maniaque de la géographie, à plus forte raison de la géographie psychologique, ni de l'historicisme arithmétique, il est évident que Corneille néerlandais, Corneille, homme de nos jours, ne saurait être à l'écart de la condition humaine. La situation du créateur après la dernière guerre, le désarroi, l'angoisse à l'espoir mêlée, la poussée de fièvre imaginative, la violence des uns sur la violence des autres, et les causes de la violence, et le droit à l'aventure individuelle dans le cadre des structures historiques, climat et événements, sont une toile de fond qui ne peut être ignorée.

Avec Corneille le sujet de l'œuvre, comment pourrait-il ne pas y en avoir, même si ce n'est qu'un trait imprimé, ne se concentre jamais sur un quelconque aspect rudimentaire de la réalité extérieure. Le sujet, ce sont les titres qui le précisent et ils n'ont rien d'arbitraire : « L'homme-Oiseau », « Les fruits de la mer », « La Grande Terre », « La mer sauvage », « Delta ». Nous nous y retrouvons. Aucune œuvre n'est moins silencieuse, plus habitée, et par tous. Son insolite n'est pas une vue de l'esprit mais un aspect même de matière. Ce que nous découvrons dans ses toiles, ses dessins, ses gravures, n'est pas seulement affaire d'imagination individuelle : un jeu terrible nous conquiert et c'est une inscription à l'argile sur un visage bouleversé par les mues de la terre, dont nous sommes.

Les sujets, les thèmes s'entrecroisent et se mêlent avec un plaisir évident. Vols d'oiseaux, végétaux étals et profonds, villes et cratères, saisons en chaîne et qui donnent comme un goût capiteux à la bouche. Des plantations de signes construisent un monde à la fois déchiqueté et reconduit jusqu'à sa verdure prochaine. Une masse aux méandres accusés vibre d'une intense coulée intérieure. Les contrastes s'épaulent et la tendresse soutient la violence avec une prolifération de formes. Le répertoire de ces formes est lui-même directement hérité de la nature : éponges, boules, circonvolution, le végétal, le minéral, le champ, la terre dominent le réseau que tend l'émotion.

Sa vision n'est pas une rupture des cadres naturels. Elle porte évocation, mise à jour, des soubassements et de la nature et de l'homme.

Elle est faite de signes qui composent le fond d'une interprétation personnelle, singulière, de la vie. Un lyrisme forgé d'éléments recréés à partir du déchirement de l'époque, de l'évolution de la peinture et de données personnelles évidentes. Données personnelles : la gentillesse sans mièvrerie, la délicatesse, un côté élégiaque qui dépouille le lyrisme sans lui faire perdre de sa tension.

Ce langage à demi secret, le secret de l'inconnu et du mouvement, demeure lisible, presque traduisible. Les points de repère ne manquent pas, qui permettent le retour aux éléments primordiaux, à l'expérience de la nature et de la main.

C'est une peinture tournée vers les racines de la terre, une peinture d'espace, pourtant, mais faite de planètes.

Le lyrisme de Cornille me semble envoutant en ceci qu'il est rarement un lyrisme du cri, du brusque jaillissement, de l'éclatement. C'est un lyrisme qui ne va pas à découvert vers l'émotion. Il est comme velouté, calfeutré, retourné sur lui-même. Il ne vous arrache pas, il vous enveloppe. Et c'est pour le bonheur qu'il vous mène au cœur de son domaine.

promesse

**animateur : j. c. valin
barret - barbezieux
charente**

dernier numéro paru : hommage à miguel hernandez

livre d'or des chants populaires allemands



harmonisés par DORUMSGAARD

Der Jäger aus Kurpfalz — So viel Stern' am Himmel stehen — Bald
gras ich am Neckar — O Tannenbaum — Drunten im Unterland —
Suse, lewe Suse — Es fiel ein Reif in der Frühlingsnacht — Erlaube
mir, fein's Mädchen — Spinn, spinn meine liebe Tochter — Da droben
auf jenem Berge — In stiller Nacht — Wenn ich ein Vöglein wär —
Im Wald und auf der Heide — Mein Mäd'el hat einen Rosenmund —
Schwesterlein — Liebchen, ade — Gute Nacht — Feinsliebchen —
Muss i denn — Im Wald bei der Amsel — Du, du liegst mir im Herzen
— Dort in den Weiden steht ein Haus — Steh' ich in finst'rer Mitter-
nacht — Ich weiss mir'n Maidlein — Vögelen im Tannenwald — Da
unten im Thale — Och Mod'r, ich well en Ding han.

Irène JOACHIM, soprano — Duncan ROBERTSON, ténor
Arne DORUMSGAARD, baryton

Orchestre sous la direction de Robert CORNMAN

LDX-A — 8282 (30 cm)

MITTELDEUTSCHER VERLAG

Edition des jeunes auteurs

R. KUNZE **Mais le rossignol
déborde de joie**

108 pages pleine toile - 3,5-DM

Reiner Kunze est un auteur lyrique à part, qui n'imité pas les rythmes du folklore mais qui les recrée à sa façon. Il sait enrichir ses textes naïfs avec un brio surprenant, presque intellectuel et nous offre à chaque page d'élégantes figures de ballet. Ses poésies enfantines et ses fables, ses cantates de Noël et sa Cantate à Arno-Hoz se lisent avec une émotion et un plaisir croissants.

G. MAURER

Dreistrophenkalendar

112 pages, pleine toile - 10,-DM

L'auteur assiste au déroulement de l'année, d'un printemps à l'autre. Il chante la beauté de l'humanité. Dans ses poésies se marient un sens fantaisiste de la joie et un sentiment nouveau de l'existence. Elles respirent toutes l'esprit de l'homme socialiste, qui devient maître de la nature avec toutes ses richesses. Elles pétillent de malice et d'humour et témoignent de la joie qu'il y a d'être un homme sain et heureux. Suivant de très près les intentions de l'auteur Werner Klemke a illustré et enrichi agréablement cet ouvrage.

**Nouvelles
éditions
lyriques**

CIBULKA

Arioso

96 pages, pleine toile, ill. - 2,80-DM

CZECHOWSKI

L'après midi

d'un couple d'amoureux

environ 96 pages, pleine toile, ill. - 3,50-DM

UWE BERGER

● **Hütten am Strom**

Poésies - 160 pages - Pleine toile - 6 DM

Les poésies d'Uwe Berger correspondent naturellement aux réalités et aspirations matérielles et spirituelles de notre vie quotidienne. Son lyrisme est ce que le lyrisme devrait toujours être : une expression tout à fait personnelle.

FRANZ FÜHMANN

● **Die Richtung der Märchen**

Poésies - 174 pages - Pleine toile - 6,90 DM

Fühmann est de ceux qui se mettent à l'avant pour porter aide à ceux qui souffrent. Comme poète il s'efforce donc, à tout moment, de « faire lever le jour de ceux qui vivent ». Oui, ses vers nous montrent vraiment comment dominer le passé et « continuer son chemin par dessus les tombes » vers ce qui est la vie de l'être.

GÜNTER KUNERT

● **Das Kreuzbrave Liederbuch**

Chansons - Série 54, avec illustrations de l'auteur et notes de Kurt Schwaen.

64 pages - présentation pleines pages - 1,95 DM

Parmi les jeunes poètes, peu savent montrer comme Günter Kunert une telle maîtrise des diverses formes de l'expression lyrique. Son nouveau recueil montre par maints exemples comment les belles formes anciennes peuvent s'appliquer aux nouveaux thèmes de notre époque en se rattachant à l'esprit de la ballade et du folklore. Ces poésies se caractérisent par leur sens de la dialectique, la concision du verbe et la puissance de la forme.

Aufbau-Verlag

Toutes commandes sont reçues par : Deutscher Buch Export und Import, LEIPZIG C 1, Leninstrasse 16 ou AUFBAU VERLAG, BERLIN W 8 - Französische Strasse 32

Vous êtes cordialement invités au

REVEILLON INTERNATIONAL
DE LA
SAINT-SYLVESTRE A BUDAPEST

- ◆ Soupers avec spécialités hongroises, dans les restaurants les plus sélects, les guinguettes et les auberges de la capitale.
- ◆ Bals internationaux.
- ◆ Une atmosphère de folle gaité ! Une ambiance inoubliable !

Pour tous renseignements

IBUSZ, M.F. MAJOR, 10, rue Pasquier - Paris
Tél. Anjou 01-02

et à votre Agence de Voyages habituelle

a. l.

LEÇONS DE PIANO, SOLFÈGE, HARMONIE

GERARD MEUNIER

Soliste de la Radiodiffusion et des grands Concerts Parisiens
Membre de la Société des Auteurs et Compositeurs

Secrétaire Général du Concours
Artistique de Paris

Juré aux Concours Supérieurs L. Bellan

Professeur au Conservatoire Municipal d'Aubervilliers
6, bd Voltaire — Paris

chorus

7, rue darcet - paris (17^e)

la revue politique qui donne le plus de place à la poésie

n° 1 : visages et masques de la presse
poèmes guy bellay - g. l. godeau

n° 2-3 : le fascisme en france
poèmes de pierre morhange
jeune poésie française : gabriel cousin

N° 4 : entretien avec charles tillon
jeune poésie française : andrée barret

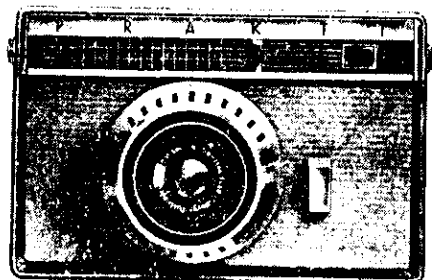
PRAKTI

12



24 x 36

appareil photo
entièrement automatique



- ◆ La commande universelle synchronisée avec le diaphragme automatique règle d'elle-même la pose, le diaphragme et la mise au point.
- ◆ Un sélecteur de motifs à six catégories de sujets couvre toutes les possibilités de prises de vues.
- ◆ Le transport du film et l'armement de l'objectif sont également automatiques.
- ◆ L'objectif est le remarquable MEYER DOMITON
- ◆ Le viseur large, brillant et très clair délimite une image très nette
- ◆ PRAKTI vous offre en outre un rembobinage aisé, un compteur d'images automatique, la synchronisation flash et un déclencheur à câble.
- ◆ Le boîtier moderne, en couleurs, fait ressortir lui aussi le caractère nouveau de cet appareil.

VEB KAMERA UND KINOWERKE - DRESDEN

En vente chez votre photographe habituel

jean ferrat

Jean Ferrat, jeune auteur - compositeur - interprète, obtint l'année dernière le Grand Prix de l'Académie du Disque français et le Prix Francis Carco pour un 33 tours (1), qui comprenait entre autres les excellentes chansons « Frédéric Garcia Lorca », « J'entends, j'entends » (sur un poème d'Aragon) et « Paris Gavroche ».

C'est dire si nous attendions son second disque avec impatience et... appréhension.

Ce disque vient de sortir (2) avec huit chansons nouvelles dues à la collaboration de G. Coulanges, M. Sentis et C. Delécluse.

Huit chansons de valeur inégale, disons-le tout de suite, malgré « Mes amours » et « Les Nomades », dignes de celles précédemment citées.

« Le Polonais » serait intéressante si l'on n'y sentait planer sans cesse le fantôme de « M. William » de Léo Ferré et « Les Noctambules » ne nous fait pas oublier « Les paumés du petit matin » de J. Brel.

Il y a certainement un cas Jean Ferrat comme il y eut un cas Georges

Brassens. Les chansons qu'il affectionne le plus n'ont pas du tout marché commercialement, tandis que celles réclamées par le grand public sont celles qui l'intéressent le moins, exception faite pour « Ma mère ».

Cet auteur se voit donc partagé d'une part entre le désir d'écrire des chansons directement assimilables par le grand public — mais éphémères — et d'autres pouvant résister au temps et aux modes telles « Le Flamenco de Paris », « Actualités », « Sanguine jolie fruit », pour n'en citer que quelques unes de ces vingt dernières années, dont l'accueil fut très réservé.

Comment concilier les deux ? Je ne saurai le dire... Brassens et Ferré y sont parvenus maintenant ; pourquoi pas Jean Ferrat ?

(1) 33 tours Decca 123991 Standard.

(2) 33 tours Decca 124018 Standard.

N.B. Jean Ferrat organisa récemment avec J. Brel et quelques amis un comité devant veiller à la sauvegarde de la bonne chanson. Il est nécessaire, je crois, de préciser l'importance d'un tel groupement.

dans ce numéro

Nous tenons à remercier nos amis Denise Miège et Antoine Vitez, dont la collaboration régulière est le gage d'un contact permanent avec la nouvelle poésie soviétique.

Henri Poncet est un jeune poète de 25 ans, qui vit avec sa famille près de Genissiat. Nous avons déjà publié de ses poèmes et salué son recueil « L'oiseleur » (Chambelland éditeur). Poète du bonheur, d'un bonheur grave mais sûr, Henri Poncet nous apporte une voix qu'il faut retenir, qui se retient.

Pierre Guidi participe depuis plusieurs années au travail de l'A.P. Il a 24 ans et deux recueils de poèmes publiés. Il est laborantin à Marseille.

Guy Millière, jeune critique de musique parisien, inaugure une chronique qu'il tiendra dans chaque numéro.

Notre dépositaire pour la région parisienne, va prendre la direction de la chronique « Passant par Paris » pour laquelle il fera appel à plusieurs de nos amis de la capitale.

comment ne pas croire au monde

« tant que tu es, Yougoslavie ? » Ainsi, un vers nous touche-t-il parfois et fait qu'autour de nous, rien n'est plus pareil. J'en porte quelques uns en moi, confondant souvent les noms de leurs auteurs, le tout ne formant qu'une anonyme ballade. Mais les poètes ne se cachent-ils pas derrière leurs poèmes ; le meilleur moyen de parler d'eux étant de les citer comme on parlerait de la vie courante.

Les premières ballades d'Ondra Lysoharsky (Poèmes choisis, adaptés par Pierre Garnier - Seghers), s'élevèrent en 1930 pour fustiger la misère et l'injustice. Le pseudonyme du poète dissimule le nom d'un paysan révolté, tué en 1715 ; Ondras, et la Lyso-Hora, la plus haute montagne des Beskides, plus connue sous le nom fameux de Mont-Chauve.

C'est, émigré en Russie, que le poète tchécoslovaque vit grandir sa renommée. Sa poésie doit peu de choses à Nezval, son compatriote, ses poèmes sont très descriptifs, teintés d'humanisme, qu'ils soient poèmes sociaux, franchement mi-

litants, ou poèmes d'amour et de nature.

Dans sa préface au recueil, Pierre Garnier ne fait qu'énoncer certains poncifs, qu'il évoque l'humaniste ou les rapports du poète et de la nature. S'il nous demande de ne pas nous étonner que des poèmes « d'amour et de nature » aient été écrits parallèlement à des poèmes militants, durant la guerre ; c'est parce qu'une « perpétuelle attente » interdit au poète de se « compromettre ». « La liberté du poète consistant à être l'esclave de la poésie !!! »

Une certaine confusion règne dans cette préface, dont la deuxième partie explique mieux cependant le rôle de Lysoharsky dans la poésie de la nature. S'il me fallait choisir entre tous ces poèmes, je dirai comme le poète, penché sur les flammes de sa mélancolie :

« J'ai cherché la réponse à mille questions. Je n'en ai trouvé qu'une : merci ! Les amis ? Tant m'ont trahi. Mais chacun d'eux à en moi mis à nu des forces neuves !

dix sonates de beethoven

BEETHOVEN : Les dix sonates pour piano et violon. David Oistrakh, violon et Lev Oborin, piano.

5 disques 33 t. 30 cm — Chant du Monde — LDX A 8 301/5 — Mono et stéréo. Parallèlement à celle de la musique existe une autre évolution : celle de l'interprétation.

Au contact de la musique contemporaine, très dépouillée et très précise en son essence (A. Webern, en particulier) une nouvelle génération d'interprètes a pris conscience du contenu intemporel des œuvres et ne tient plus compte d'une idée « de mode » situant plus précisément l'œuvre dans le cadre de son époque (comme le faisait un célèbre pianiste allemand pour Debussy).

Qui ne sourit aujourd'hui en écoutant les interprétations « expressives » des concertos brandebourgeois de Bach par A. Cortot, chef d'orchestre au début 1930 ?

Par d'autres approches que celles de la musique sérielle dont ils semblent peu familiers, D. Oistrakh et L. Oborin sont parvenus à la même esthétique de l'interprétation avec un sens, une inspiration presque magique de la musicalité (étant donné son essence même, il leur est arrivé de manquer de cette inspiration : témoin une médiocre sonate de Franck).

Ce n'est pas le Beethoven romantique, échevelé qu'ils nous présentent — c'est Beethoven, le précurseur de tous les modernes —.

Sans la moindre concession ni la moindre facilité (et il serait si facile d'en faire dans ces sonates), avec un archer dur et arrachant, un merveilleux piano sans effets mais percutant, Oistrakh et Oborin donnent de ces dix sonates (quel chef d'œuvre que la 10ème), une version définitive.

alluvions

8 poètes	1	hommage à maurice audin
andré liberati	2	le cœur secret
jo guglielmi	3	au jour le jour
jean perret	4	le temps du blasphème
robert lafont	5	pausa cerdana
yves broussard	6	du jour au lendemain
oliven sten	7	comment se dénaturer
franck venaille	8	journal de bord
andrée barret	9	l'effort
pierre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements

un titre 1,50 nf - abonnement 5 titres 5 nf - 10 titres 10 nf

Chaque plaquette est tirée à 400 exemplaires qui constituent l'édition originale. A partir du no 12, 20 exemplaires de tête sont numérotés et signés par le poète lorsque cela est possible.

CET OBLIQUE RAYON, poème de Gérald Neveu, avec des lithographies originales d'Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaëlli, Pierre Vitali et Jacques Winsberg. 15 NF.

GERALD NEVEU, poèmes dans un montage de Jean Malrieu et Jean Todrani. 3 NF.

ON N'EN FINIT JAMAIS, poèmes et proses de Pierre Guery, textes de présentation : Gabriel Cousin, Henri Deluy, Jo Guglielmi. Illustration Odile Savajols-Carle. 6 NF.

action poétique

fondateur gérald neveu

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis.

Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

REDACTION :

Henri Deluy, rédacteur en chef ; Andrée Barret, Serge Bec, Gabriel Cousin, Jo Guglielmi, André Libérati, Jean Malrieu, Oliven Sten.

Secrétariat : Yves Broussard, Pierre Guldi, Raymond Jardin.

Administrateurs : Jean Savajols, Raymond Didier.

Conseiller technique : Léo Klatser.

avec l'aide de : Charles Dobzinski, François Kerel, Jean Perol, Jacques Roubaud, Dominique Saver, Jean Todrani, Antoine Vitez, J. J. Viton, Youri, Pierre-Jean Oswald.

DEPOSITAIRE officiel pour la région parisienne
Guy JANNIN, 5 D, rue de Poissy, Stains — Seine.

SERVICE PUBLICITE : Cité Dubois
Bor. H. B - Esc. 37 - Aubervilliers - Seine

DEPOTS :

On trouve les nos d' A.P. et d' « Alluvions » :
Au soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard,
Paris (6^e)

Librairie Racine, 24, rue Racine, Paris (6^e)

Le Livre Ouvert, 21, rue du Calvaire, Nantes

Le Minotaure, rue des Beaux-Arts, Paris (6^e)

Librairie Bearn, 60, rue Monsieur-le-Prince,
Paris (6^e)

Joie de Lire, 40, rue Saint-Séverin, Paris (5^e)

La Renaissance, Cours d'E.-d'Orves, Marseille

Librairie Paul Eluard, rue St-Bazile, Marseille

La Renaissance, rue Pargaminière, Toulouse

Librairie Vergniaud, rue Gambetta, Poitiers

Au Pont traversé, rue de la Huchette, Paris (8^e)

Librairie des Alpes, 1, rue Casimir Périer,
Grenoble

Prisma, bd St-Germain, Paris (6^e)

L'Ane d'or, rue de l'Aiguillerie, Montpellier

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, bd Ger-
riel — Marseille (4^e)

action poétique

19

Le numéro : 3 NF.

Abonnement : 4 numéros : 10 NF.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 30 NF

C.C.P. : Henri Deluy - Marseille - 249451.

Dépôt légal, 4^{me} trimestre 1962.

Editions DIDIER-RICHARD

9, Grand Rue - Grenoble